Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 14 (1926)

Heft: 242

Artikel: Souvenirs du Congrès international des femmes universitaires : (Amsterdam, 28 juillet - 2 août)

Autor: A.D.-V.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258890

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

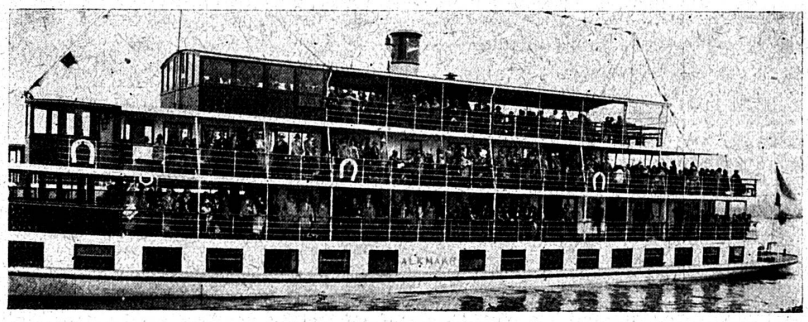
Souvenirs du Congrès International des Femmes Universitaires

(Amsterdam, 28 juillet — 2 août)

Elles sont déjà loin de nous, ces belles journées, durant lesquelles 400 femmes venant de tous les coins du monde se sont réunies à Amsterdam pour le IVme Congrès de la Fédération Internationale des Femmes Universitaires. Alors que, l'an dernier, à Bruxelles, 24 Associations nationales s'étaient fait représenter à la session du Conseil directeur, cet été 27 avaient envoyé des déléguées en Hollande, quatre nouvelles Fédérations, celles de l'Allemagne, de l'Esthonie, de la Pologne et de la Hongrie, s'étant jointes à nous. Le fait que les universitaires de l'Allemagne, de ce pays auquel la science doit tant, sont maintenant des nôtres, a été considéré par toutes comme un événement important dans l'histoire de notre Fédération, et qui marque tout spécialement le Congrès d'Amsterdam.

C'est le 28 juillet au soir qu'a eu lieu à l'Institut Colonial, ce somptueux édifice curieusement décoré de figures de bois, sur le Mauritzkade, l'ouverture officielle du Congrès. La présidente de la Fédération hollandaise, Dr. Simons, avocate, prononça un discours de bienvenue en trois langues, courtoisie à laquelle répondit la présidente internationale, Dean Gildersleeve (Etats-Unis), en commençant son discours en hollandais. Discours clair, simple, méthodique : les femmes doivent travailler à marquer la jeune génération de l'esprit international; le chemin doit leur être ouvert vers les domaines de l'éducation et du travail, et le travail accompli par des femmes universitaires doit être de premier ordre, et non pas de celui que l'on déclare dédaigneusement « bon pour des femmes ». Encore quelques mots de la présidente du Comité d'organisation, Dr. Freis, rectrice du lycée de jeunes filles d'Amsterdam, et ensuite le représentant du gouvernement hollandais, M. le Conseiller municipal Wilauf, député à la Première Chambre, sut trouver des paroles aimables pour les femmes universitaires et exprimer son espoir dans la compréhension internationale. On entendit encore en français la 3me vice-présidente, Mlle Mespoulets (Paris), puis de nouveau dans les trois langues — ces Hollandais sont incroyables ! — le représentant de l'Université d'Amsterdam, le professeur Scholte, dont le discours met le point final à la série, sans oublier quelques paroles de chaude gratitude de la présidente de la délégation allemande, Dr. von Zahn-Harnack.

Le lendemain matin commença le véritable travail du Congrès, qui n'est qu'un faible écho du travail accompli par la Fédération. Citons en première ligne l'institution de bourses, par lesquelles les Anglaises et les Américaines entendent fournir à des universitaires la possibilité de se livrer durant quelque temps à des travaux scientifiques désintéressés, sans que les bénéficiaires aient la moindre impression d'être « assistées ». Une collecte a déjà été faite dans toutes les Associations nationales au profit d'un fonds international, et la somme recueillie ainsi permettra déjà de donner des bourses tous les deux ans. En outre, il existe naturellement de nombreuses bourses créées par les Associations nationales, et l'on sait que les bourses américaine et italienne ont été attribuées dernièrement à deux Suisses. La question des échanges de professeurs est un sujet favori de la Fédération internationale. La présidente de la Commission qui en est spécialement chargée, Miss Reta Oldham, se déclara très satisfaite des expériences qui ont été faites en Angleterre : une nouvelle loi, qui a pu être menée à chef, grâce aux efforts des maîtresses d'école anglaises et de la branche anglaise de la Fédé-



Le Congrès des Femmes universitaires en excursion à Alkmaar (Hollande septentrionale)

(voyage qu'elle projetait) me coûtera cher. Mais je ne peux pas reculer devant cette dépense, car le résultat en est certain.»

En 1844, Flora Tristan commença son tour de France, visitant une quinzaine de villes. Chaque soir, elle écrivait des notes sur l'emploi de sa journée, quelque fatiguée qu'elle fût par les réunions qu'elle présidait, par les discours qu'elle prononçait, par les visites qu'elle faisait et recevait. « J'ai laissé des petits livres, écrit-elle, des affiches, toujours semant sur des pierres.» A Dijon, elle a d'autres auditeurs que des ouvriers à sa réunion, mais elle les rabroue, car elle ne veut parler qu'à des travailleurs. A Lyon, la police s'en mêle et saisit ses papiers et ses livres pour les lui rendre ensuite. C'est à Lyon qu'elle fit la connaissance de la blanchisseuse Eléonore Blanc, jeune femme très intéressante, qui devint son disciple fidèle et son amie. A Marseille, elle fonda le cercle de l'Union ouvrière.

Mais la fin du voyage approche et aussi la fin de la voyageuse. Tombée malade en cours de route et ne s'étant pas soignée, Flora arriva à Bordeaux demi-morte de congestion cérébrale et peut-être de fièvre typhoïde. La maladie fut longue. Des amis accoururent pour la soigner, l'avocat saint-simonien Charles Lemonnier et sa femme, et la fidèle Eléonore Blanc entre autres. Flora Tristan mourut le 14 novembre 1844.

III

La troisième partie du livre consacré à l'apôtre, si intéressante malgré ses faiblesses, débute ainsi : « Le jour où le Sénat français a commencé de discuter la question du suffrage féminin, l'un des orateurs, M. Louis Martin, voulant montrer que les plus nobles campagnes du XIXe siècle avaient eu des femmes à leur tête, rendait à Flora Tristan un hommage juste et inattendu : « si Mme de Staël sut combattre la tyrannie, si Mme Beecher Stowe discrédita l'esclavage, si Daniel Stern agit pour le suffrage universel, Flora Tristan, elle, eut l'idée de réunir en un groupement puissant les prolétaires du monde entier ; elle est la véritable initiatrice de l'Internationale ouvrière. » (Séance du 7 novembre 1922).

Dans cette troisième partie, l'auteur étudie les influences qu'on retrouve dans la pensée directrice de l'œuvre de Flora Tristan, et cite en tout premier lieu l'influence des réformateurs britanniques, Owen, O'Connell, Lovett et d'autres. Les apôtres français l'intéressent aussi infiniment. Quant aux ouvriers de son pays, elle les connaissait bien et comprenait leur misère, bien qu'elle fût au fond aristocrate et peu « peuple ». Elle étudia les petits volumes écrits par des ouvriers tels que Perdiguier, Gosset, Moreau, Boyer, et elle y découvrit « le nouvel Evangile »

ration internationale, facilite des échanges, en stipulant que les instituteurs et institutrices qui bénéficieront de ces échanges quatre ans durant, soit dans les Dominions, soit à l'étranger, ne perdront aucun de leurs droits à une pension de retraite. L'Association des Femmes universitaires suisses compte accorder une attention toute spéciale à cette activité, et espère trouver là, comme cela a été le cas dans d'autres pays, l'appui des autorités scolaires.

Les femmes universitaires et les affaires, soit la voie libre pour elles dans le haut commerce et la grande industrie et leur accès aux postes supérieurs, aux Conseils d'administration : tel est le troisième sujet qui vient à l'ordre du jour, et qui préoccupe surtout les pays anglo-saxons[1]. Déjà au Congrès précédent, à Oslo, la présidente alors en fonctions, Prof. Spurgeon (Londres) avait soutenu de façon éloquente cette revendication, et cette fois, elle put présenter un rapport sur le travail accompli par la Commission spécialement nommée à cet effet. Les deux principales difficultés rencontrées sont les suivantes : la nécessité pour bien des femmes de gagner leur vie durant leurs études, et ensuite leur mariage. Pour démontrer que le mariage d'une femme n'arrête pas nécessairement son activité professionnelle dans une carrière libérale, la Commission avait invité au Congrès une Américaine, que nous autres Suisses croyions être un personnage de légende, et à l'existance de laquelle nous avons seulement cru quand nous l'avons vue et entendue ! Mrs. Frank Gilbreth (New-York), que l'on jurerait sur l'apparence être une femme de pasteur du canton de Berne, est une femme mariée, très heureuse en ménage, et la mère de onze enfants ; son mari est ingénieur; après son mariage, elle a continué ses études, et exerce maintenant la profession très intéressante et bien américaine d'ingénieur-conseil pour le personnel et pour le mécanisme des grandes usines... « Et me voici ici, et vous plaignez peut-être les pauvres enfants que j'ai laissés à la maison... Mais ils sont onze, ma fille aînée dirige toute la bande, et c'est elle-même qui m'a dit : Maman il vous faut aller dire à toutes ces femmes comment vous avez organisé votre vie et votre travail... » Cette question si importante de la «double vocation» de la femme a été discutée tout le dimanche matin, et lors de la dernière séance des déléguées, une résolution a été votée déclarant que la « double vocation « est aussi possible pour des universitaires, et que, dès le début de leurs études, elles doivent s'en préoccuper.

Une des séances qui nous a le plus intéressées, nous déléguées suisses, a été celle organisée par les femmes universitaires hollandaises, et durant laquelle dix d'entre elles nous ont parlé de leur travail, illustrant ces causeries de projections lumineuses et les appuyant sur des statistiques. Puisque l'on compare souvent la Hollande avec la Suisse, on pourrait dire à ce sujet que, si les conditions du travail semblent être les mêmes, les succès remportés par nos sœurs du Nord les mettent sur un rang bien en avant du nôtre ! Non seulement, elles possèdent, comme chacun le sait, le droit de vote, mais 6 d'entre elles siègent à la Première Chambre, une à la Seconde Chambre, 108 dans les Conseils municipaux, ainsi que Dr. Frida Katz, avocate et députée, le signala dans sa conférence. Les universitaires hollandaises ne sont pas uniquement, comme dans beaucoup d'autres pays, des femmes médecins, mais bien davantage que chez nous des dentistes, des pharmaciennes (200 pour 600 hommes et 17.000 assistantes), des femmes ingénieurs (128), etc.

Il nous reste encore à parler de l'après-midi consacrée aux questions internationales, et durant laquelle l'un des chefs de l'Institut de Coopération intellectuelle, le professeur Zimmern, bien connu à Genève, demanda instamment leur collaboration aux femmes universitaires. Un mot encore des élections du Comité international, qui nous ont apporté l'honneur de compter dans ce Comité comme 2me vice-présidente Mme Schreiber-Favre, avocate à Genève, bien connue de tous les lecteurs du *Mouvement*, et dont la claire intelligence et l'amabilité lui ont assuré l'unanimité des voix. La présidente internationale est maintenant une Norvégienne, Mlle Ellen Gleditsch, privat-docent à l'Université d'Oslo, et la première vice-présidente, Professeur Winifred Cullis (Angleterre).

Le prochain Congrès des femmes universitaires aura lieu en 1929 à Genève. Puissions-nous organiser alors une réunion aussi féconde, aussi gaie — l'humour est décidémemt un des côtés caractéristiques du caractère hollandais ! — afin que chacune quitte Genève avec les mêmes sentiments de reconnaissance que ceux avec lesquels nous avons quitté Amsterdam !

(d'après le Bund). A. D.-V.

[1] On sait que l'un des fervents partisans de cette idée est Lady Rhondda, qui prêche elle-même d'exemple en dirigeant plusieurs grandes affaires industrielles britanniques. *(Réd.)*

Le féminisme de Flora vient tout naturellement de ce qu'elle s'est sentie en marge de la société. Paria, elle a revendiqué plus de droits pour les femmes. Elle envisageait que les deux luttes, celle pour l'émancipation de l'ouvrier et celle pour l'émancipation de la femme, devaient être menées de front. Pour la femme libre, elle réclamait le droit à l'amour, pour l'épouse malheureuse le droit au divorce. Pour toutes les femmes, elle voulait une profession rémunératrice. Sur ce dernier point, Flora Tristan fut aussi un précurseur, puisque ce n'est que bien plus tard, en 1862, que l'amie qui l'avait assistée jusqu'à son dernier souffle, Elise Lemonnier, fonda la première école professionnelle pour les jeunes filles.

Il y a dans le beau livre de M. Puech des pages extrêmement intéressantes exposant et commentant les idées de l'héroïne sur le rôle des classes dirigeantes, sur les théories criminalistes, sur le rôle social de l'artiste, etc., ainsi qu'un chapitre consacré à l'étude de la production littéraire de Flora. Tout est à lire, tout est à méditer.

Mais il faut conclure et je ne me suis que trop étendue peut-être. Cependant, je tiens à dire et redire tout le bien que je pense de ce livre, monument d'érudition et de compréhension fraternelle, élevé par un homme de cœur et de goût à une figure pleine de charme. M. Puech l'a écrit : « C'est un devoir que de la faire aimer. »

Jeanne VUILLIOMENET

Les Résultats du vote des femmes en Tchécoslovaquie

N. D. L. R. — *Nous sommes heureuse de pouvoir publier ci-après quelques fragments du discours prononcé sur ce sujet par Mme Plaminkowa, sénateur de Tchécoslovaquie, au meeting de propagande organisé à Genève à l'occasion de la réunion du Comité Exécutif de l'Alliance Internationale pour le Suffrage, et dont il est question plus haut. Mme Plaminkowa ayant apporté à la tribune des faits précis que, plus que toute autre, elle a le droit de citer, nous sommes certaine que ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le privilège de l'entendre nous sauront gré de leur fournir cette occasion de se renseigner exactement sur la collaboration des femmes à l'œuvre d'une nation jeune encore, mais qui a l'avenir pour elle.*

... Vers la fin de la guerre, nous autres, femmes tchécoslovaques, avons été appelées aux commissions des Conseils municipaux, aux comités révolutionnaires, aux conseils écono-